

Directeurs-Gérants :
F. DE RODAYS A. PÉRIER
 Rédacteur en chef. Administrateur.
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :
Gaston CALMETTE
 TÉLÉPHONE { 102.46 Rédaction
 102.47 Administration
 ANNONCES ET RÉCLAMES
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT
 Fondateur
 RÉDACTION
 ADMINISTRATION — PUBLICITÉ
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS
 ABONNEMENT
 Trois Mois 30 fr. 60
 Six Mois 55 fr. 75
 Un An 100 fr. 80
 Départements 18 fr. 50
 Union Postale 21 fr. 43
 On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

L'Envers de la Gloire

Depuis le temps qu'on parle du Capitole et de la roche Tarpeienne, on pour-rait croire qu'ils ont été démolis. C'est une erreur. Le Capitole est toujours debout, et même, en cherchant bien, on y trouverait encore les oses. Quant à la roche Tarpeienne, elle est plus que jamais dans son voisinage. Le sautestencore plus facile à faire qu'autrefois, et pour plus amples renseignements, on pourrait s'adresser aujourd'hui à l'amiral Cervera qui fut, il y a quelques mois, le héros de la guerre hispano-américaine, et qui parait actuellement devoir en être la victime. On l'avait baptisé grand homme. Ce baptême-là n'a pas reçu de confirmation.

Dieu sait pourtant si la gloire de l'amiral semblait solidement établie! Ces événements, quoique d'hier, sont déjà loins. Depuis lors, Espagnols et Américains ont fraternellement déjeuné et dîné au quai d'Orsay, et ils ont fumé ensemble d'excellents cigares, sans s'inquiéter de savoir à qui appartenait La Havane. Mais enfin, avant d'en arriver là, on s'était battu, et toutes les nations civilisées avaient, très obligeamment, marqué les coups. Il avait été convenu, notamment, que la défense de Santiago-de-Cuba avait été admirable, et que ses défenseurs méritaient de passer à la postérité. Voici qu'on leur conteste, aujourd'hui, ce passeport.

Il est, en effet, question de traduire l'amiral Cervera en Conseil de guerre. Pourquoi? Pour s'être laissé enfermer dans Santiago. Il paraît que cette opération, qui fut, en son temps, qualifiée d'admirable, était parfaitement absurde. Au moins, l'événement l'a démontré. Mais qui donc s'en était douté sur le moment? Vous n'avez pas oublié quel enthousiasme accueillait ce qu'on appelait un coup de maître! La guerre s'annonçait mal pour les Espagnols : ils venaient de subir un désastre à Manille. On se demandait même si ne conviendrait pas d'arrêter ce duel au premier sang, lorsqu'on apprit tout à coup qu'une escadre, fortement équipée, superbement commandée, venait de quitter les côtes d'Espagne. C'était l'escadre de l'amiral Cervera. Elle se composait d'une dizaine de bateaux; elle régalait en ses flancs les meilleures machines, les meilleurs canons, les meilleurs marins. Elle portait avec elle la fortune de la Péninsule.

Durant de longs jours, tous les yeux furent tournés vers elle. Je parle ici au figuré, car personne ne savait où elle était, et c'est ce qui redoublait précisément l'admiration générale. On savait seulement, ce qui n'était pas très difficile à deviner, qu'elle cinglait vers l'Amérique. Mais pourrait-elle y parvenir? Tout les escadres américaines étaient sur la qui-vive. Une trentaine de navires l'attendaient au passage. Mais les bateaux ne s'y rencontrent que lorsqu'ils ne le veulent pas. Les Américains avaient beau tourner et virent, ils avaient beau explorer l'horizon dans tous les sens, ils ne parvenaient pas à découvrir ces vaisseaux fantômes. « Où est Cervera? » et même, « Cervera existe-t-il? » Ce fut pendant longtemps la question du jour dans les journaux américains, et une question que ces bons Yankees ne se posaient pas sans une certaine anxiété.

Il s'agissait même fin par croire à la possibilité d'un bluff. L'escadre de Cervera n'existait pas, ou sans cela on l'aurait vue, que diable! Qu'un seul bateau puisse naviguer inaperçu, passe encore; mais cinq, mais dix, mais toute une escadre, ce n'était évidemment pas possible! Ce fut, cependant, plus que possible, ce fut certain, et un beau jour on apprit que l'amiral Cervera était arrivé à Santiago. Il avait traversé les mers sans coup férir, et c'est par des dépêches de New-York que l'escadre américaine apprit que les bateaux espagnols avaient fait si bon voyage. Ce fut, dans le monde entier, un beau cri d'enthousiasme, mais c'est en Espagne, comme on pense bien, que cet enthousiasme fut à son comble. Jamais on n'avait vu pareil exploit. Quoi qu'il arrivât, maintenant, l'honneur de l'Espagne était sauve. Peu importent les défaites, quand elles sont rachetées par de si beaux faits d'armes! Ce fut, pour l'amiral Cervera, l'heure du Capitole.

Elle dura même assez longtemps, jusqu'au jour où, après être entré dans Santiago-de-Cuba, il fallut en sortir. Je ne rappellerai pas cette triste fin, qui fut, en somme, très héroïque, et surtout je ne discuterai pas la façon dont l'amiral Cervera comprit son devoir de chef d'escadre. J'imagine que la critique est aisée, et l'art un peu plus difficile. Ce qui est certain, c'est que l'amiral se battit vaillamment; on ne put le prendre qu'après qu'il eut été blessé, et après lui avoir coulé tous ses vaisseaux. Les Américains furent les premiers à rendre hommage à sa valeur. Ils lui offrirent banquets sur banquets, et partout où il passait on organisait des fêtes en son honneur. C'est là peut-être ce qui a déçu aux Espagnols. Ils auraient préféré que Cervera eût coulé les bateaux américains, et qu'il s'en fût rapporté ensuite à ses compatriotes du soin de lui faire fête.

Quoi qu'il en soit, le retour en Espagne fut plutôt pénible. Déjà on avait décrété d'incapacité, ou peut-être même de trahison, le gouverneur de Manille et le gouverneur de Santiago. Voici que l'amiral Cervera y passe comme les autres. Le Conseil supérieur de la guerre s'est réuni et a décidé de lui demander des comptes. Triste retour des choses d'ici-

bas! On va probablement lui faire un grief d'avoir traversé, sans combattre, les lignes américaines, et on lui démontrera clair comme le jour que jamais il n'aurait dû aller s'enfermer à Santiago. Ou, alors, la fin devait justifier les moyens, et il convenait qu'il sortît de là par quelque action d'éclat, en traînant après lui, comme autant de chalandes, tous les vaisseaux américains prisonniers.

C'eût été, évidemment, une solution meilleure, et dans ce cas, sans doute, on n'eût plus chicané l'amiral sur la tactique qu'il avait employée. Mais il a perdu la bataille, et c'est là tout le secret de sa déroute. On lui en veut de la confiance qu'on a eue en lui, des espérances qu'il avait fait naître. Tous les peuples latins se ressemblent, et nous avons connu, nous aussi, ces brusques enthousiasmes, suivis de revirements plus brusques encore. Rappelez-vous, dès la première défaite, le cri lugubre de 1870 : « Nous sommes trahis! » S'il arrivait qu'un fusil ne partît pas, c'est que nous avions été trahis; si les vivres se trouvaient de direction, nous étions trahis; si un moblot n'avait pas de boutons à sa capote, nous étions trahis; si un garde national avait un soulier qui ne lui allait pas, nous étions encore trahis. Et partout et toujours, nous étions trahis. C'était le cri qui dominait tout, c'était l'explication qui répondait à tout!

Et il est clair que c'était beaucoup plus commode que de faire notre *mea culpa*. Il vaut toujours mieux accuser les autres que soi-même. Quand les Espagnols auront envoyé deux ou trois généraux ou amiraux en Conseil de guerre, leur conscience sera en repos. Cela les dispensera de se demander s'ils sont allés à la bataille dans de bonnes conditions ou la victoire fut possible, et si la défaite n'était pas réglée d'avance. Ce sont des choses que les peuples n'aiment pas à s'entendre dire, et ils ont toujours, pour ces cas embarrassants, quelques bous émissaires sous la main. Je ne sais pas au juste sous quelle inculpation l'amiral Cervera est décrété d'accusation. Mais quelle que soit la cause invoquée, c'est une satisfaction d'amour-propre que les Espagnols s'offrent là, une façon comme une autre de prétendre qu'il y a eu malodone, ce qui ne veut pas dire, je pense, qu'ils veulent recommencer.

C'est aussi la preuve évidente que nous ne sommes plus au temps où la valeur tenait lieu de tout, et où il importait peu que tout fût perdu si l'honneur était sauve. Nous sommes devenus beaucoup plus pratiques, et le mot de François I^{er} n'aurait plus à présent grand succès. De même le « Qu'il mourût! » de Corneille ne rimerait plus à rien. Aujourd'hui, à l'apostrophe célèbre « Que voulez-vous qu'il fit contre trois? » l'écho répondrait : « Qu'il vainquit! » Et c'est pourquoi chaque peuple garde si précieusement sa roche Tarpeienne à côté de son Capitole. Nous ne sommes sous ce rapport-là en reste avec personne, et nous rendrons, à l'occasion, des points aux Espagnols.

La méthode, après tout, peut avoir du bon, et l'essentiel est de savoir tirer toujours un mal d'un bien. L'aventure de l'amiral Cervera n'est pas très consolante, mais elle est faite pour inspirer de salutaires réflexions. Elle eût été, de plus, une leçon de tactique, si elle eût été faite par un homme qui ne se paye pas de mots; elle eût été, de plus, une leçon de stratégie, si elle eût été faite par un homme qui ne se paye pas de mots. Mais elle est faite par un homme qui ne se paye pas de mots, et elle est faite par un homme qui ne se paye pas de mots. Elle est faite par un homme qui ne se paye pas de mots, et elle est faite par un homme qui ne se paye pas de mots.

Logique un peu absolue, mais, en somme, fort simple. C'est l'application du proverbe qu'en toutes choses il faut considérer la fin, et c'est un signe des temps, et un curieux enseignement, que cette profession de foi très pratique nous vienne du pays du Cid, de la chevaleresque et poétique Espagne...

Le Passant.

AU JOUR LE JOUR

LE CHEF-D'ŒUVRE POUR TOUS

Nous sommes à l'instant de l'année où les « petits Salons », l'un après l'autre, ouvrent leurs portes. Les amateurs d'art, qui en composent la clientèle ordinaire, apprendront avec plaisir qu'ils en ont, depuis cette semaine, un de plus à visiter.

Et ils n'auront pas pour cela à courir bien loin : l'exposition nouvelle s'ouvre au cœur de Paris, devant le Vaudeville; elle occupe un étage entier de ce pavillon de Hanovre, dont les larges fenêtres semblent accrocher au passage toute la lumière et toute la gaieté du boulevard.

Entrons-y. La première originalité que présente cette Exposition, c'est qu'aucune œuvre « originale » n'y figure. J'entends que ce sont uniquement des reproductions de chefs-d'œuvre que la Société d'Édition artistique nous convie à venir y admirer.

M. J. Gautier n'était jusqu'ici apprécié que comme un très savant éditeur. On connaissait ses atlas admirables et ses cartes du ciel, exécutés suivant des procédés photographiques particuliers dont il est le créateur; on le savait, en outre, l'inventeur d'une méthode célèbre, dite « photo-cadastrale », qui consiste dans l'application de la photographie aux levés de plans cadastraux, et qui permet de substituer désormais, en ces opérations si délicates, la précision, la certitude mathématique aux « à peu près » d'autrefois.

Ce qu'on ne savait pas, c'est que M. J. Gautier nourrissait d'autres ambitions, et que ce savant avait fait un rêve d'artiste... M. Gautier s'était promis d'appliquer un jour les améliorations et les découvertes, d'où il avait déjà tiré de si admirables résultats scientifiques, à la vulgarisation des grandes œuvres de l'art.

Et cette promesse qu'il s'était faite à lui-même, il la tient aujourd'hui.

Il transporte du domaine de la science dans celui de l'art par les méthodes *ampliatrices* qui ont permis à M. J. Gautier de réaliser, en photographie et en héliogravure, la perfection dont l'exposition du pavillon de Hanovre multiplie sous nos yeux les témoignages, et qui sont la propriété de sa maison; et il y transporte également le procédé dont il est l'inventeur et garde jalousement le secret, au point que l'autorisation de travailler n'est accordée qu'à ses plus intimes collaborateurs.

Ce laboratoire est situé à Porchefontaine, sur la limite de la commune de Versailles. M. J. Gautier a installé là ses ateliers. Il en a lui-même dressé le plan, dirigé l'édification, surveillé et contrôlé l'aménagement en ses moindres détails. Il existe à Paris une Société d'études sociales, fondée sous le patronage de Le Play, qui, chaque année, au moment de son assemblée générale, organise dans Paris et aux environs des visites aux établissements modèles. Je lui signale, pour le printemps prochain, la maison neuve de Porchefontaine. Il y a là une organisation dont au point de vue de la commodité, de l'ordre, de l'impeccable méthode appliquée aux moindres détails du travail industriel — la perfection ne sera pas dépassée.

Mais le grand public, lui, n'a cure de ces détails. C'est un spectateur indifférent à ce qui se passe du côté des coulisses, et qui ne se soucie, au fond, que de la qualité des œuvres qu'on lui sert.

Celles que lui prépare la « Société d'édition artistique » (dont M. J. Gautier est le directeur) sont d'un intérêt exceptionnel.

À côté de nombreuses reproductions, par la photographie et l'héliogravure, de vues de Paris, de paysages, de tableaux des derniers Salons, de chefs-d'œuvre de nos musées, la Société expose les premières planches destinées à figurer dans les deux magistrales publications qu'elle entreprend : *l'Histoire du château de Versailles*, par M. Pierre de Nolhac, dont le premier fascicule est annoncé pour le 15 mars prochain, et le *Musée du Louvre*, dont la publication (en mal) inaugurera une sorte d'encyclopédie des chefs-d'œuvre de l'art — où tous les musées d'Europe viendront l'un après l'autre se classer.

Les reproductions de ces deux ouvrages sont obtenues par le procédé J. Gautier. Les résultats atteints sont merveilleux : jamais la lithographie a plus parfaite ni mieux exprimé la vie, le sentiment, la « couleur » de l'œuvre reproduite. Le modèle apparaît ici dans la réalité directe, et fruste en quelque sorte, de sa beauté; nulle retouche ne le déforme; on dirait qu'il s'est transporté de la vie dans le livre, tel quel, pur de tous contacts compromettants... Et l'inventeur complète son miracle en nous annonçant que le chef-d'œuvre ainsi reproduit pourra être vendu à des prix où jamais la photographie et la simili-gravure n'étaient encore descendues!

Au point de vue éducatif et social, la découverte est d'une importance capitale, et c'est à ce point de vue surtout qu'il nous a paru très intéressant de la signaler.

Fabien.

Échos

La Température

La situation générale est mauvaise; le baromètre est très bas, 753 mm, le vent souffle en tempête d'Ouest en Bretagne; des neiges et des pluies sont presque générales en France; enfin, sur notre littoral d'Ouest, la mer est très grosse. La température a beaucoup baissé; hier, le thermomètre indiquait à Paris 20° au-dessus du zéro, et 7° dans l'après-midi; 16° à Alger. Un sérieux refroidissement dans la température est probable, avec temps à éclaircies et à averses. Le soir, le thermomètre était à 5° et le baromètre restait à 753 mm.

Monte-Carlo. — Thermomètre : à huit heures du matin, 11°; à midi, 13°. Beau temps.

UN MARCHÉ

On n'a pas oublié que le gouvernement propose une loi étendant aux habitants de l'Algérie les charges du service militaire obligatoire tel qu'il est organisé dans la mère patrie. Ce genre d'assimilation semble déplaire aux Algériens, et ils ont profité du séjour de Rochefort d'eux en calice. Rochefort leur a promis de leur laisser passer trois ans dans la caserne, et il est tout à fait capable d'arriver à ce résultat, après toutefois qu'il aura obtenu du gouvernement le remplacement de MM. Laferrère et Lutaud par le sénateur Pauliat.

L'argument principal invoqué par les Algériens est celui-ci : le service militaire universel de trois ans est incompatible avec la colonisation. Si on prive le colon du concours de ses fils arrivés à la puberté, si on complice par cette lourde charge les difficultés de ses entreprises, il sera forcément au-dessous de sa tâche et l'Algérie restera ce qu'elle est depuis tantôt soixante-dix ans : une toile de Pélopie où s'usent les efforts et les bonnes volontés. Ce raisonnement n'est point sol.

Les Algériens réclament tantôt une assimilation complète avec leurs conci-

toyens de la métropole et tantôt une situation privilégiée. Il faudrait choisir. S'ils possèdent les mêmes droits que les Français, ils doivent supporter les mêmes charges, et le service militaire obligatoire est la principale de ces charges. Or ils possèdent les mêmes droits, puisqu'ils nomment des députés et des sénateurs, ce qui apparaît à notre époque comme la plus belle conquête que l'homme ait jamais faite et comme l'épanouissement final de sa dignité civique.

C'est même là-dessus qu'on pourrait s'entendre. On pourrait leur faire acheter la dispense du service militaire au prix d'une renonciation à leur droit de vote.

Si le service militaire n'est pas bon pour les colons, que dire de la politique qui décourage sur des inutilités, avec accompagnement de haines, de discords, de charivaris et de coups de maltraque, des forces physiques et intellectuelles entièrement réclamées par la lutte contre la nature rebelle? Que dire de la politique qui est, avec l'absinthe, sa suivante, la grande désorganisatrice de toutes les entreprises coloniales?

Un vent de folie a certainement traversé le cerveau du législateur le jour où il a découpé l'Algérie en circonscriptions, comme la Bretagne ou la Normandie. Il faut réparer cette aberration. L'occasion s'offre de vendre aux Algériens le privilège qu'ils réclament contre un plat de lentilles, le plat de lentilles électorales.

Qu'ils acceptent le marché et, au fond, ils feront une bonne affaire. Ils seront préservés à la fois des charges militaires et de la maladie politique. — J. CORNELLY.

A Travers Paris

L'article que notre collaborateur M. Gustave Larroumet a consacré à la maison de convalescence des militaires coloniaux continue à valoir à cette œuvre non seulement de précieux concours pécuniaires, mais aussi les plus hautes sympathies.

Hier matin, à dix heures, le Président de la République, accompagné de M. Le Gall, s'est rendu à l'improvise à Sévres. M. Félix Faure a visité avec un intérêt marqué les divers services de l'établissement. Il a interrogé les convalescents marseillais et légionnaires en termes des plus bienveillants, s'inquiétant de leur état de santé et des circonstances à la suite desquelles ils ont été amenés à profiter de l'hospitalité de la Société de secours aux militaires coloniaux.

En se retirant, le Président a vivement félicité notre confrère René de Cuers, fondateur et président de l'œuvre.

Le bruit de la présence de M. Félix Faure à Sévres s'était rapidement répandu, et lorsque sa victoria a franchi la grille d'honneur de la maison, de nombreux cris de : « Vive le Président! Vive Félix Faure! Vive l'armée! » ont retenti.

Une dépêche de Londres que nous avons publiée hier a confirmé les indications que nous avons données, il y a déjà plusieurs jours, sur la marche des négociations entre la France et l'Angleterre au sujet de la question africaine. La détente que nous avons signalée, dans les rapports des deux pays, au lendemain du discours de M. Delcassé à la Chambre n'a fait que s'accroître, et les négociations ont pris décidément une tournure qui autorise à espérer une solution équitable dans un délai pas trop éloigné.

Tout l'effort des négociateurs a porté jusqu'ici sur la détermination d'une règle générale de conduite qui, une fois fixée, rendra relativement facile le règlement des points secondaires et des questions de détail.

L'Angleterre, se rendant à nos justes observations, a admis la légitimité de notre demande tendant à obtenir un débouché commercial sur le Nil. Ce point initial réglé, il va falloir délimiter les possessions et les zones d'influence respectives dans les régions du Bahrel-Ghazal et de l'Oubanghi. Mais ce problème, qui est surtout géographique, devient beaucoup moins délicat qu'à l'origine, et l'on a des raisons sérieuses de croire que la solution pourra en être obtenue sans trop de difficultés.

On s'attache à déterminer une ligne générale de démarcation et lorsqu'on aura atteint ce but, on confiera à des commissaires techniques, spécialement désignés par les deux pays, le soin de tracer d'une manière précise les détails de cette frontière.

En tout cas, on n'attend pas la détermination de tous ces points de détail pour consacrer diplomatiquement l'accord très prochain qui va intervenir, de manière à marquer officiellement la fin d'un conflit qui, il y a quelques semaines encore, paraissait si redoutable.

La première pierre du pont Alexandre-III, que consacra le Tsar lors de son séjour à Paris, va être placée dans la maçonnerie des assises inférieures du pylône situé à gauche de l'entrée du pont sur le Cours-la-Reine.

L'emplacement choisi, et qui a été ménagé dans la masse de pierre, est celui qui correspondait le plus exactement à l'endroit où la pierre fut scellée par S. M. Nicolas II.

Cette simple inscription : 7 octobre 1896, a été gravée dans le bloc de granit qui dans quelques jours fera partie de l'ensemble de la maçonnerie du pylône amont.

Un homme fort embarrassé en ce moment est M. Guimet. Depuis que les journaux ont annoncé la nomination de l'un de ses conservateurs adjoints, M. Deshayes, le jeune et distingué orientaliste, à la conservation des collections du musée d'Ennery, sa porte est assaillie. Une légion de candidats, tous très recommandés, brigue la succession — d'ailleurs pas encore ouverte — de M. Deshayes.

On dit que, pour décourager tous les solliciteurs, M. Guimet, qui a autant d'esprit que de science, a trouvé un très habile et sage moyen. D'accord avec le ministre de l'instruction publique, il exigera que le futur conservateur adjoint soit un égyptologue consommé, versé dans le commerce des hiéroglyphes.

Que messieurs les candidats se le disent : pour devenir un égyptologue passable, il ne faut guère que cinq ou six ans!

AUTOUR DU BOULEVARD

Faut-il croire que la somnolence dans laquelle semblent plongés les salons parisiens exerce une influence délétère sur le monde des clubs? C'est, en tout cas, ce que laisserait supposer le peu d'entrain que les jeunes seigneurs de haute marque mettent en ce moment à poser leur candidature au titre, pourtant si envié, de membre d'un cercle en renom. Voici tantôt six semaines que la période électorale est ouverte dans ces aristocratiques assemblées, et l'on peut avancer hardiment que, jusqu'à présent, le chiffre des admissions y est très sensiblement inférieur à celui des années précédentes, surtout à celui de l'an dernier.

A ne prendre que l'exemple le plus frappant et le plus caractéristique, le Jockey-Club, habituellement si court, ne compte, m'a-t-on dit, depuis le 1^{er} janvier, qu'une dizaine de membres nouveaux, c'est-à-dire un bon tiers de moins que ne lui en amenait habituellement à lui seul le premier scrutin du semestre périodique de réception, — sans parler des infortunés qui restaient sur le carreau. Et ce n'est pas que ces messieurs se soient montrés ces temps-ci particulièrement sévères, ce qui leur arrive, comme on sait, quelquefois. Il paraît, au contraire, qu'ils ont été assez couplants, sauf à l'égard d'un candidat très brillant — trop brillant, peut-être — fort appuyé, fort bien apparenté, et que, contre toute attente, ils ont impitoyablement ajourné. Mais, dès le début et avant même que des froissements et des cabales aient eu l'occasion de se produire, on a pu constater une pénurie exceptionnelle de postulants.

Aussi bien n'y a-t-il pas péril en la demeure et rien n'empêche que, d'ici au 30 juin, les vides ne soient amplement comblés. Ne le sera-t-ils point, au surplus, que le Jockey pourrait d'autant mieux se donner, sans inconvénient, le luxe de se passer, jusqu'à nouvel ordre, de nouveaux adhérents, que la mort ne lui a enlevé, en 1898, que quinze de ses membres, au lieu de vingt, qui est la moyenne ordinaire. — L'Affranchi.

Nous apprenons la mort de M. Montaut, député de Seine-et-Marne, décédé hier soir à Paris, après une douloureuse maladie qui le tenait depuis assez longtemps déjà éloigné de la Chambre.

M. Montaut était âgé de soixante-cinq ans. Ancien ingénieur en chef des ponts et chaussées de la Seine, ancien ingénieur au canal de Suez, il s'était fait, à la Chambre, une spécialité des questions de travaux publics. Il avait pris part au siège de Paris, en qualité d'officier d'ordonnance du général Tamié.

M. Montaut siégeait sur les bancs de la gauche radicale, et il était depuis 1885 à la Chambre où il représentait l'arrondissement de Provins.

Suivant la volonté formelle du défunt, aucune lettre spéciale et individuelle d'invitation ne sera envoyée pour ses obsèques.

L'inhumation aura lieu après-demain mercredi, 15 courant.

Par un décret du 6 février paru au *Journal officiel*, une pension de 6,000 francs, avec jouissance du 1^{er} juillet 1898, est accordée à M. Spuller (François-Auguste), trésorier-payeur général honoraire (20 ans, dix mois et 21 jours de service, dit *l'Officiel*, toujours très précis).

M. Spuller est l'ancien trésorier-payeur général de la Côte-d'Or, qui a été mis à la retraite il y a quelques mois. Il était le frère d'Eugène Spuller, le fidèle ami de Gambetta.

Dans sa dernière séance, l'Académie française a émis à l'unanimité un vote qui sera ratifié par les gens, moins nombreux qu'on ne pense à notre époque, qui savent lire. Elle a attribué le prix Née, une valeur de cinq mille francs, à notre confrère et ami Edmond Biré, pour son œuvre littéraire et historique tout entière.

Le prix Née a eu déjà pour titulaires Mistral, le lieutenant-colonel Roussel pour sa belle histoire de la guerre de 1871 et M. Pierre de la Gorce pour le premier volume de son histoire du second Empire.

Presque inconnu hier, Constant le Boucher est aujourd'hui devenu une personnalité dans le monde du sport, et rien ne manque au vainqueur du champion russe Pytlasinski, ni les applaudissements, ni les ovations, ni les hurrahs d'une foule qui, samedi soir, l'accompagna à la sortie des Folies-Bergère et voulut le porter en triomphe. — L'annonce de la défaite du champion russe a produit dans Paris une véritable stupeur. Et le public est anxieux, car, sachant que les deux adversaires ont maintenant le même nombre de points dans la poule finale, il attend le match décisif qui fournira le vainqueur du Tournoi. Ce match, auquel tout Paris voudra assister, a lieu ce soir aux Folies-Bergère, dans une reprise illimitée. Pytlasinski a certainement à cœur de se réhabiliter, et tout fait pressentir que la lutte sera terrible et palpitante.

Hors Paris

De Christiania : « L'expédition polaire organisée par S. A. R. le duc des Abruzzes, et qui doit être conduite par lui, partira de Larvik au commencement du mois de juin.

On procède actuellement à l'aménagement particulier du navire de l'expédition, qui portera le nom de *Stella Polare* et dont l'équipage comprendra vingt hommes. A Arkhangel, le duc des Abruzzes aura 420 chiens. »

« L'expédition polaire organisée par S. A. R. le duc des Abruzzes, et qui doit être conduite par lui, partira de Larvik au commencement du mois de juin.

On procède actuellement à l'aménagement particulier du navire de l'expédition, qui portera le nom de *Stella Polare* et dont l'équipage comprendra vingt hommes. A Arkhangel, le duc des Abruzzes aura 420 chiens. »

Nouvelles à la Main

Les hommes célèbres contredits les uns par les autres :

« La découverte d'un mets nouveau fait plus pour le bonheur de l'humanité que la découverte d'une étoile. » — BRILLAT-SAVARIN.

« Aulaut de mets, autant de maladies. » — BACON.

On parle dans un cercle plutôt vicieux des « sultans » et l'on s'accorde à reconnaître que leur manie ne va pas sans quelque ridicule.

— Moi, déclare Saint-Alphonse, je n'ai suivi qu'une fois une femme. C'était à Monte-Carlo... Encore avais-je une excuse : elle venait de gagner un million de louis au trente-et-quarante!

Le Masque de Fer.

POUR LES COLONIAUX DE SEVRES

Frédéric Engel Gros	1.000 »
Le colonel Le Jouteux	40 »
Un admirateur de l'œuvre de M. de Cuers	40 »
Mme Moine Clément, de l'Ambigu	40 »
J. C.	40 »
Le colonel Masson	40 »
H. Vanderheyem	40 »
Trois enfants	20 »
Selon mes moyens	4 »
M. Audoubert, de Monte-Carlo	400 »
Les enfants du commandant Nicolas	5 »
Les enfants du capitaine Touvet	5 »
Bosseux	20 »
Mme veuve Malherbe	20 »
Comte de Castellane	200 »
J. M.	20 »
M. et Mme Paul Lenglet	400 »
Mme A. S.	30 »
P. Weeger	40 »
Un réformé, pour ceux qui souffrent à sa place	5 »
H. Saig	45 »
M. Paul Séville, architecte du gouvernement	400 »
Mlle Clotilde Wittgenstein	400 »
Anonyme	30 »
M. R. Lipman, avocat à Saigon	25 »
Mme Edmond Charpentier	20 »
Mme G. E. Z.	20 »
M. et Mme A. W. (Rouen)	400 »
Gustave Dupont	20 »
Mme Marcelle Dumesnil (versement annuel)	20 »
Jacques Dumesnil (versement annuel)	5 »
Liste précédente	2.333 »
	8.478 »
Total	10.811 »

Je remercie tous les amis, connus et inconnus, qui ont répondu à mon appel en faveur des Coloniaux de Sévres. Il m'est impossible d'envoyer par lettre à chacun d'eux l'expression de ma reconnaissance; je les prie donc de la recevoir ici, bien sincère et bien profonde.

Ni le *Figaro* ni moi ne songions à ouvrir une souscription en faveur de l'œuvre de René de Cuers. Tout ce que je souhaitais, c'était d'appeler l'attention sur elle et de lui valoir quelques offrandes directes. La générosité familière aux lecteurs de ce journal a donné spontanément à cet appel plus d'ampleur et de portée. Ils nous ont apporté ou envoyé leur argent, et avec quelles touchantes déclarations!

Je voudrais pouvoir les transcrire, mais il me faudrait beaucoup d'espace, car elles exposent, en les motivant, les sentiments qui, plus que jamais, remplissent les cœurs français : à l'amour de notre armée, notre reconnaissance pour elle, l'admiration et la tendresse pour ce que nos petits soldats font si simplement, et avec un héroïsme si modeste, dans les pays où ils laissent souvent la vie et presque toujours un peu de leur santé.

A cette heure, nous avons recueilli, comme on vient de le voir, 10,811 francs. Devant un tel résultat, l'ambition nous vient de le grandir. Nous recevons avec bonheur, au *Figaro*, René de Cuers et moi, tout ce qu'on voudra bien nous envoyer encore. Avec son doux optimisme, le fondateur de la maison de Sévres ne disait hier matin : « Devant les résultats de votre appel, je me suis dit d'abord que nous avions des économies pour un an; maintenant, je songe à acquiescer à la maison! »

Il lui faudrait pour cela une centaine de mille francs et, certes, nous n'espérons pas autant, mais l'élan est donné et l'œuvre est connue. J'ai la ferme confiance que les offrandes déjà recueillies lui en attireront d'autres, tôt ou tard.

LA BOITE A MUSIQUE

PAR CARAN D'ACHE



CARAN D'ACHE

Mme R. F. — On ne peut donc pas arrêter cette maudite musique?
M. CH. DUPUY. — Il faudrait envoyer la boîte chez le fabricant.... à Nuremberg.

NOTES D'UN PARISIEN

C'est vraiment une belle manifestation que celle qui a eu lieu autour du cercueil de M. le comte de Chambreville. Elle prouve, en tout cas, que ce n'est pas seulement au théâtre que la vertu est récompensée. Il est vrai que ce n'est guère que sur les tombes que nous déposons les prix et les couronnes, mais le comte de Chambreville, si heureux que bien d'autres, aura eu cette consolation de recevoir de son vivant l'hommage qui lui était dû, et de voir son œuvre consacrée par l'estime et le respect de tous les partis.

Aussi, était-il sûr d'avoir à sa mort le salut du gouvernement, quel qu'il fût, et un discours du président du Conseil en exercice, modéré, radical, conservateur ou socialiste. C'était, en somme, au petit bonheur, mais M. le comte de Chambreville n'aurait rien perdu à être enterré par M. Charles Dupuy. Le président du Conseil a trouvé les paroles qu'il fallait, et il a salué d'éloignement, en termes élevés et émouvants, ce mort digne de tous les respects.

Du haut du ciel, qui est certainement sa demeure dernière, M. le comte de Chambreville aura été content. Et peut-être aura-t-il pensé à cet académicien dont on contait l'histoire vers 1850, et qui, depuis longtemps infirme, couché sur son lit de douleur, ne se préoccupait plus que d'avoir un beau jour annoncer que l'Académie avait nommé chancelier M. Guizot qui, entre autres talents, avait celui de manier admirablement l'oraison funèbre.

« Oh !... fit le vieil académicien, c'est bien tentant !... »

Et, sans plus tarder, sûr désormais d'être loué comme il voulait, il rendit le dernier soupir...
E.

LA FÊTE DU DRAPEAU

Plus de deux mille personnes se trouvaient réunies, avant-hier soir, à la salle Chaynes où le Comité des dames royalistes du dix-neuvième arrondissement, sous la présidence de la comtesse Jean de Sabran-Pontevès, offrait au Comité royaliste (hommes) du même arrondissement un magnifique drapeau.

Le comte Jean de Sabran-Pontevès, en faisant la remise de ce drapeau, a prononcé un vibrant discours dont nous extrayons les passages suivants :

« Debout, Français de France ! Debout, patriotes royalistes ! »

Noble drapeau, que les dignes héritières du patriotisme de sainte Geneviève, de Jeanne d'Arc et de Jeanne Hachette m'ont confié, je te salue, je te vénère et je te jure fidélité, au nom de tous, au nom de toutes, car tu es le passé et l'avenir de la patrie française ; car tu es l'âme de la France, toi qui portes, en tes plis lumineux, le ressouvenir des gloires sans pareilles de la nation des Français !

Noble drapeau, puissent tes trois couleurs, qui symbolisent historiquement le Roi, le Peuple et Paris, devenir une trinité sociale indissoluble, un faisceau d'affections réciproques, que nulle discorde ne pourra rom-

pre désormais, et qu'après le jour de justice — déjà à l'horizon — elles soient ar-en-ciel en l'universel et définitif apaisement, des cœurs français, trop longtemps courroucés et meurtris.

Et vous, fleurs de lys qui, mieux encore, résumez tous les gestes de notre race et de notre nation ; lys d'eau des marais entourant l'antique Lutèce, et dont nos premiers rois fleurissaient leur chevelure ; ensuite, lys d'or prestigieusement portés, durant quinze siècles, par la plus illustre lignée royale qui soit sous le soleil ; fers de lance, enfin, invincibles dans les combats pour la patrie et l'honneur.

Lys de France, lys de France, fleurs de noblesse, de majesté, de grâce et de force, sous la rosée bienfaisante de nos patriotiques larmes, ah ! germes, germes, de nouveau, dans tous les cœurs de France !

Puis, s'adressant à M. Jager, président du Comité royaliste du dix-neuvième arrondissement :

« Mon cher président, mes amis, j'accepte, d'une main aussi ferme que solide est mon cœur, ce précieux emblème de nos gloires passées et de nos présentes revendications, et je le confie à vos « saintes énergies », m'en reposant sur vous du soin de le déployer sans peur, derrière moi, au jour prochain du bon combat pour le salut définitif de la patrie ! »

Après ces paroles, acclamées frénétiquement, M. Jager lui a répondu :

« Merci, mon commandant, de la confiance que vous nous accordez. Nous saurons tous nous en montrer dignes. »

C'est au milieu de la plus profonde émotion que la comtesse Jean de Sabran-Pontevès a prononcé enfin ces paroles :

« Madame, mes amis, »

Avec tout mon cœur profondément ému et reconnaissant, je salue et j'embrasse ce noble drapeau, emblème de la France, vous félicitant de votre généreuse initiative patriotique, qui est, aujourd'hui, votre honneur et sera, demain, la sauvegarde de la patrie française.

M. Guixou-Pages, président du groupe de la « Jeunesse royaliste », a pris la parole. Après avoir remercié les royalistes courageux qui ont tenu à affirmer une fois de plus leur foi politique, il a proposé l'ordre du jour suivant, qui a été voté par acclamations.

Plus de deux mille patriotes royalistes, réunis à la salle Chaynes, le 11 février 1899, ayant pris connaissance d'un article injurieux et diffamatoire paru dans le *Lyon républicain*, sous le titre de : « Une bonne plaisanterie », protestent avec indignation contre les insinuations malveillantes et mensongères qu'il contient, saisissent cette occasion pour renouveler à Monsieur le duc d'Orléans l'hommage de leur fidélité et de leur dévouement, et remercient publiquement leurs vingt-deux délégués, qui se sont rendus à Bruxelles, d'avoir si bien accompli leur mission en se faisant les interprètes de leurs sentiments patriotiques auprès du premier des Français.

Les discours terminés, on a assisté à un très beau concert et on a vivement applaudi : Mme Hortense Gineste, Jane Breuil, MM. Raoul de Frechencourt, Thomas Guy, Lefèvre, François Bessin, Paul Fournier, Gau, Aragon ; Mlle Eva, Rolland et Marguerite Féjias.

La soirée a pris fin par un bal à grand

orchestre, ouvert par le comte et la comtesse Jean de Sabran-Pontevès.

Ferrari.

LA DELVOLINE

L'hygiène, qui est la mère de la santé, nous oblige à prendre pour chaque partie de notre corps des soins spéciaux. C'est ainsi que tout le monde adopte, pour les soins quotidiens des cheveux, « la Delvoline », produit antiseptique analogue à ce qu'est l'Eau dentifrice pour les dents. Assurant aux cheveux une propreté absolue, elle prévient et arrête infailliblement leur chute.

Le flacon, cinq francs, chez Delvallée, 53, rue de Prony, et à la Pharmacie Normale, rue Drouot.

M. HENRI ROCHEFORT A ALGER

(Par dépêche de notre correspondant particulier)

Alger, 12 février.

Si M. Henri Rochefort rapporte une bonne impression de l'Algérie, celle-ci le devra en grande partie à son soleil. Rochefort l'adore, ce soleil, qui n'a jamais été si ardent. Il s'en imprègne à toute heure ; il en prend des bains. C'est ce qu'il appelle « cuire son rhume », car j'avais omis de vous dire que Rochefort était enrhumé. Encore un détail qui pourra servir à l'histoire algérienne : a-t-il éprouvé aujourd'hui la nostalgie des champs de courses d'Auteuil et de Longchamps ? Peut-être. On l'a vu à l'hippodrome de Mustapha, pariant avec entrain, et il faut ajouter, pour être exact, qu'on ne l'a pas remarqué. On se lasse des meilleures choses, même de crier : « Vive Rochefort ! »

Pour varier ses plaisirs, le directeur de l'*Intransigeant* attaque ce matin, dans l'*Express*, M. Laferrère, qui ne peut plus évidemment lui répondre. M. Laferrère n'est pas le « gouverneur de l'Algérie » : c'est un satrapa oriental dont la folie autocratique rivalise comme insanité avec les plus incroyables imbécillités du despotisme et du bon plaisir. C'est le pacha Shahababam. Ne l'aviez-vous pas deviné ?

Quant à M. Lataud, il joue dans cette comédie le modeste rôle d'un ours.

« Si M. Laferrère est parti hier, c'est pour devancer, dans l'esprit du gouvernement, la délégation algérienne antijuive », dont M. Rochefort a conseillé l'envoi.

R. Marie-Lefebvre.

Nouvelles Diverses

LA CHARITÉ

Nous avons reçu pour les infortunes recommandées par le *Figaro* :

M. P. A. (pour Louis Daquin, 45 fr.) ; famille Bau, 20 fr. ; Mme Genest, 45 fr. ; 50 francs — A. J. M. (20 francs chaque famille), 80 francs. Complétons notre note d'avant-hier en di-

sant que Mme Genest, qui habite cité Ballu, 80, route de Fontainebleau, dans une cahute à 2 fr. 50 par semaine, a été abandonnée par son mari qui a vendu auparavant tout ce qu'ils possédaient. Elle est restée sans asile et sans pain avec ses trois enfants.

L'ACCIDENT DE SAINT-QUENTIN

Voici quelques renseignements sur le rencontre de trains qui s'est produite à la gare de Saint-Quentin et dont le *Figaro* a parlé hier dans ses « Télégrammes » :

Le rapide 122, venant de Cologne, doit arriver réglementairement à la gare de Saint-Quentin à 3 h. 55, pour en repartir à 4 heures. Un autre train, le 124, formé à Erquelines, arrive à 4 h. 05, pour repartir à 4 h. 08. Comme le 122 va directement à Paris, tandis que le 124 s'arrête à plusieurs stations, la différence de temps entre les deux trains augmente de plus en plus jusqu'à atteindre trois quarts d'heure.

Mais, samedi, le 122 était en retard de cinq minutes au moins, et c'est ce qui fait que le 124, arrivant juste à l'heure, l'a tamponné au moment où il se mettait en mouvement.

Les derniers wagons du rapide ont été brisés ainsi que le fourgon. Il y avait heureusement peu de monde dans ces wagons qui étaient ceux du train allemand et belge, annexés au train français. Aussi, sur trente-huit personnes atteintes, n'en compte-on que deux sérieusement blessées, le capitaine Carpentier, qui a eu une jambe fracturée, et M. Morel, qui a eu deux côtes brisées. Les autres en ont été quittes pour des contusions, des écorchures, des loupes, des coups de tête, etc.

Le capitaine d'artillerie Carpentier, de Valenciennes, qui est le plus gravement atteint, a eu une jambe fracturée ; il est seul soigné à Saint-Quentin, les autres personnes ayant pu continuer leur route.

Les blessés, par ordre de gravité, sont : Leprade, 4, cité d'Hauteville, à Paris, coups au ventre et à la jambe droite ; Seigneux, 104, rue Doudeauville, choc à la tête et douleurs à la gorge gauche ; Huet, 12, impasse des Moines, contusions au côté gauche ; Landover, 8, rue de Lanthenay, contusions aux reins ; Quenne, mécanicien du train 124, contusions à la main gauche ; Devail, 4, Solesmes, contusions à l'épaule et à la jambe droite ; Bollignon, 68, boulevard de la Chapelle, contusions à la jambe droite ; Delaplace, 11, rue Gautier, à Châtillon, contusions à la tête ; Morel, 5, boulevard Barbès, fracture des deux côtes.

Brunin, 81, rue Réaumur, contusion à l'épaule droite ; Fauconnier, à Maubeuge, contusion dans la région cervicale ; Rupprecht, 40, avenue Farnier, 10, rue des Roses, à Paris, contusion au nez ; Ballon, courtier, 49, rue de Belfort, contusion à la tête ; Bessin, caporal de recrutement à Saint-Quentin, contusion au front ; Lenfant, marchand de moutons, à Poissy, contusion au front ; Hirschfeld, 146, boulevard Magenta, contusion au front ; Michélet, à Fresnoy-le-Grand, contusion au front ; Otto Feytlier, fabricant de dentelles, à Plauen (Saxe), contusion au front ; Koreski, ingénieur électrique, à Barcelone, contusion à la hanche droite ; Merlier, rue Leriche, plaies contuses au côté droit ; Maillet, 23, rue du Caire, blessures légères au visage ; Pothier, soldat au 57^e de ligne, contusion à l'œil gauche ; Dolisy, rue de l'Arche, à la tête ; Bessin, caporal de recrutement à Saint-Quentin, contusion à la tête et à la jambe droite ; Fournet, 37, rue Notre-Dame-de-Lorette, à Paris, contusion à la tempe droite.

Delahausse, 19, rue du Marché, contusion à la jambe droite ; Herman, 26, boulevard Richard Lenoir, contusion à l'œil droit ; Copin, 5, rue Saint-Jacques, à Cambrai, se plaint de douleurs ; Mme Dutassein, 4, rue de Paris, contusions au bras ; Mme Couroux, 4, passage Farnier, plaie à la lèvre supérieure ; Mme Horn, à Barmen, contusion à la tête ; Mlle Fahllellkamp, à Barmen, contusion au visage ; Mme Jamin, rue des Champignons, à Colombes, contusion à la tête ; Mme Vignolle, 9, boulevard Voltaire, à Asnières, contusion au thorax ; M. Mon-

tagnet, lieutenant au 87^e de ligne, plaies contuses au menton.

Nous avons pu voir quelques-unes des victimes de l'accident. M. Faurvet, rue Notre-Dame-de-Lorette, a une contusion au front, sans plaie. Il souffre plus de l'ébranlement qu'il a subi que du coup lui-même. Quelques jours de repos suffiront pour le guérir. Il en est de même de M. Poirier, rue des Archives ; de Mme Couroux, dont le mari est marbrier pour pendules, passage Saint-Sébastien, et qui a la lèvre fendue ; de M. Hirschfeld, voyageur pour l'outillage, boulevard de Magenta, un beau garçon d'une trentaine d'années, nouvellement marié, qui a eu deux écorchures au-dessus du front, mais qui, à cause de la secousse, sera forcé de rester huit jours au lit.

Quant à M. Morel, 5, boulevard Barbès, voyageur de commerce aussi, il était dans l'avant-dernier wagon, une voiture de 2^e classe et il a été un des plus grièvement atteints : deux côtes cassées du côté gauche. Il se plaint du retard qu'on a mis à ramener les blessés à Paris, dans un train qui s'est arrêté à de nombreuses stations et n'a été dirigé qu'à Paris de la gare de Saint-Quentin.

On nous a dit que dans le train tamponné se trouvaient diverses notabilités, le prince de Ligne, le chevalier de Bauer, M. Charles Rolland, président de la Chambre de commerce de Bruxelles, etc., qui n'ont eu aucun mal.

Nous avons fait prendre des nouvelles du sous-brigadier des gardiens de la paix Humbert, blessé l'avant-dernière nuit par des gens qui revenaient tumultueusement d'un meeting à la Maison du Peuple.

Humbert, qui demeure, 7, rue Caillé, à la Chapelle, est au lit. Il souffre de la fièvre que lui occasionne la balle venue dans la cuisse, et a une violente courbature provenant des états de choc qu'il a subi. Néanmoins, son état est relativement satisfaisant. Mais on ne croit pas pouvoir procéder à l'extraction de la balle avant trois ou quatre jours.

Le président du Conseil, M. Blanc, préfet de police, et M. Touny, directeur de la police municipale, sont allés le soir à deux heures et demie et lui ont remis une médaille d'or de deuxième classe.

LE DRAME DE LA LÉGATION DE CHINE

Les corps des deux secrétaires de l'ambassade de Chine, Y-Li-Pou et Lien-Young, ont été embaumés et revêtus de leurs costumes officiels ; robes chamarrées d'or et calottes ornées du bouton de corail indiquant le grade comme lettré. Ils ont été ensuite mis en bière, en présence de tout le personnel de la légation.

Les deux cercueils ont été transportés par les soins des pompes funèbres au dépôt de la rue d'Aubervilliers, n° 104. Ils y resteront jusqu'à ce que les ordres soient arrivés pour leur envoi en Chine.

Vive alerte, hier matin, à l'Opéra. Vers dix heures, un ouvrier électricien aperçut une flamme qui s'échappait d'un compteur électrique. Croyant à un commencement d'incendie, l'ouvrier courut prévenir les pompiers qui accoururent et eurent tôt fait de procéder à l'extinction. On n'eût d'ailleurs, qu'à tourner le commutateur pour que la flamme, qui avait causé une si vive panique au début, s'éteignît.

VOL D'ARMES

Les directeurs du dépôt de la manufacture d'armes de Saint-Etienne, situé, 42, rue du Louvre, s'aperçurent dernièrement que des vols nombreux de fusils de luxe, de revolvers Lebel nouveau système, de revolvers américains, étaient commis à leur préjudice. Ils établirent une surveillance sans pouvoir découvrir par leurs propres moyens les auteurs

de ces détournements. Ils s'adressèrent alors à M. Bureau, commissaire de police, qui fit établir une surveillance des plus discrètes et qui ne tarda pas à amener l'arrestation des coupables, Emile Jarce, vingt-sept ans, et Jean Coutucci, dit Niccolotti, âgé de vingt-deux ans, tous deux demeurant, 43, rue Coquillière.

Une perquisition minutieuse, opérée à leur domicile, a amené la découverte d'un véritable arsenal. Après aveux, ils ont été écroués au Dépôt.

DRAME DE LA JALOUSIE

Deux camelots, Georges Ernest, demeurant 14, rue Desnoyers, et Félix Dardet, habitant 36, boulevard de la Villette, courtoisement depuis longtemps la même femme, et, par ce fait, s'étaient juré une haine mortelle.

Georges Ernest, rencontrant, hier, vers quatre heures, son rival, rue Ramponneau, tira sur lui trois coups de revolver.

Dardet, atteint de deux balles, l'une à la cuisse droite, l'autre à la poitrine, a été transporté à l'hôpital Tenon.

Le meurtrier a été arrêté et écroué au Dépôt.

On se plaint souvent de maux d'estomac causés par les cachets d'antipyrine ; inconvenients dus non au médicament, mais bien aux produits vendus sous son nom. En vous adressant à la Grande Pharmacie Droguerie universelle, 132, rue Montmartre, coin rue Réaumur, pour 1 franc 50 vous aurez dix cachets de véritable Antipyrine de Knorr, calmant la douleur sans jamais occasionner de troubles gastriques. Catalogue envoyé franco, téléphone 213-33.

25,000 FRANCS DANS UN FIACRE

M. Gély, demeurant 186, rue du Château-des-Rentiers, prenait hier une voiture de place pour se faire conduire chez lui. Il descendit et s'aperçut, malheureusement un peu trop tard, qu'il avait oublié dans la voiture un coffret contenant un carnet de chèques, cinq cents francs en or et des titres, le tout se montant à vingt-cinq mille francs environ.

Ces valeurs n'ont pas encore été restituées.

A l'occasion des fêtes du mardi gras, exposition de mobiliers complets par milliers tous prêts à être livrés ; grand choix de machines à coudre et de cycles de toutes marques, aux Grands Magasins Dufayel. Attractions variées : rayons X et le cinématographe Lumière. Demain mardi les séances auront lieu à 2 h., 3 h., 4 h. et 5 heures. Seule maison expédiant franco d'emballage dans toute la France. La clinique des rayons X est ouverte au public tous les jours, de 9 heures à midi ; le mercredi gratuitement.

JAMAIS EN FRANCE...

Trois jeunes gens se faisaient annoncer, dans l'après-midi d'avant-hier, au gérant du « Patronage de l'enfance et de l'adolescence abandonnées », institution fondée par M. Rollet, et qui a son siège rue de l'Ancre-Cordée.

Des qu'ils eurent été introduits dans le cabinet du gérant, le plus âgé, imposant silence à ses compagnons, prit la parole et expliqua le but de leur visite.

« Je me nomme Léon Courtois, commençait l'orateur, et j'ai dix-neuf ans. Mes camarades ont un an de moins que moi. Ils s'appellent Léon Champagnon et Paul Petit. Nous sommes de vrais patriotes et nous exécutons l'Angleterre autant que nous aimons la France. Ayant appris, par certaines gazettes, qu'une guerre était possible entre les deux pays, nous avons résolu de nous engager dans la flotte, et nous venons vous trouver pour que vous nous fassiez conduire aux bureaux de l'inscription maritime.

— Mais... fit le gérant.

— Permettez, reprit son interlocuteur, en

lui coupant la parole, vous-même, ne devriez-vous pas suivre notre exemple et venir combattre à nos côtés ?

Et, ce disant, il fit au général un pied de nez, mit en cela par ses compagnons. Ils se mirent ensuite à parler tous ensemble, racontant les histoires les plus invraisemblables, les plus baroques, si bien que, pour se débarrasser de ces étranges visiteurs, on dut recourir à l'intervention d'un gardien de la paix.

Sous prétexte de les conduire aux bureaux de l'inscription maritime, il les amena chez M. Vollet, commissaire de police qui, ayant appris par eux-mêmes qu'ils s'étaient enfuis de l'asile de Vaulx, les a envoyés à l'infirmerie spéciale du Dépôt.

En quittant le commissariat, ils chantaient à tue-tête :

Guerre aux tyrans ! jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera !

Jean de Paris.

Mémento. — On a trouvé, la nuit dernière, sur la ligne de Paris à Orléans, entre Pierrefitte et Saint-Denis, le corps du nommé Geoffroy, âgé de cinquante ans, brocanteur à Gentilly. Suicide probable.

La Orème Simon dont la renommée est universelle, est, à la fois, la plus efficace et la meilleur marché de toutes les crèmes.

Des ouvriers travaillant hier à l'ouverture d'une tranchée en face du n° 44 de la rue de Rivoli, ont mis à découvert un cerceuil ancien en plâtre, contenant un cadavre merveilleusement conservé. Les pompes funèbres l'ont enlevé.

J. de P.

AVIS DIVERS

LE SEUL exterminateur des points noirs du nez, c'est l'Anti-Boles de la Parfumerie Exotique, 35, rue de la Chapelle. Evitez contrefaçons.

PETIT PAIN RICHELIEU 92. — Tél. 136.20.

LA saison des rhumes est malheureusement ouverte ; si l'on a soin de prendre, dès le premier frisson, les Capsules de Quinine de Pelletier, si faciles à avaler, le rhume avorte. C'est aussi un précieux préventif contre la grippe et l'influenza.

PARDES de toilette et la ville et le théâtre. Ch. Fay, parfumeur, 9, r. de la Paix, Paris.

GOUTTE, GRAVELLE, RHUMATISMES. Guérison immédiate assurée par

LA LISERONNE DAVYSONN (Envoi franco de la brochure)

PHARMACIE NORMALE, 17 et 19, rue Drouot, 15 et 17, rue de Provence, Paris.

RELEVÉ l'éclat de votre teint avec le Duet de la Ninon, poudre de la Parfumerie Ninon, 31, rue de la Chapelle. Evitez contrefaçons.

Le passage du Saumon

Il va disparaître bientôt, ce vieux passage parisien, sorte de tunnel — si sombre en dépit du vitrage qui le recouvre — jeté entre la rue Montmartre et la rue Montorgueil. Déjà ses commerçants émigrent : nombre de boutiques y sont vidées et les autres annoncent la traditionnelle « liquidation générale pour cause d'expropriation ».

Sur l'emplacement du passage du Saumon, on veut en effet ouvrir une rue. La direction des travaux de Paris a, ces jours derniers, reçu communication des plans dressés par M. Stanislas Férard, le distingué architecte qui a si avantageusement remplacé, à la Chambre, le coiffeur Chauvin rendu à ses rasoirs. Ces plans, M. Bouvard présentement l'examine ; le Conseil municipal aura sans doute à dire ensuite son mot sur la question. En tout cas, les terrains doivent être mis en adjudication, au mois d'avril, devant la Chambre des notaires. C'en est donc fait, vous le voyez, du passage du Saumon.

Vous rappelez-vous, dans le *Numa Roumestan* de Daudet, Valmajour, ce tambourinaire, venu de sa Provence à Paris pour y chercher la gloire et la fortune, amené avec lui sa sœur qui, après la débacle de leurs communes espérances, vaillait aux braves gens du village natal et réintégrait l'animation et les splendeurs du passage du Saumon (ainsi rattaché-elle), où elle avait habité et où e résumait, aux yeux naïfs de la paysanne, toute la grâce, tout le charme du grand Paris ? Si l'Exposition nous la ramène l'an prochain, cette brave Provençale, elle cherchera donc vainement son cher passage du Saumon.

Elle serait d'ailleurs seule, ou presque, de tous les étrangers qui vont voir, à prendre seulement garde à la transformation de ce coin de la capitale. Car le passage du Saumon n'a pas de quoi attirer nos visiteurs. Combien de Parisiens, même, parmi ceux qui l'ont rien à voir dans le quartier des affaires, le connaissent vaguement de nom, mais jamais ne s'y risquent !

Et cependant il est, paraît-il, ce vieux passage, sa notoriété et son attrait spécial dans le Paris d'autrefois. Voyez ce qu'en disait, il y a trente et quelques années, Alfred Delvan dans une de ses innombrables monographies parisiennes : « C'est peut-être le passage de Paris le plus battue par des paires de bottes amoureuses (il écrivait tout de même une drôle de langue, ce bon Delvan) et par des paires de bottines coquettes. C'est inouï ce que, à quelque heure de l'après-midi ou de la

soirée qu'on y passe, on entend de jeunes hommes murmurer : « Mademoiselle, voulez-vous accepter mon bras ? » Et de jeunes filles répondre : « Monsieur, pour qui me prenez-vous ? » Et, considérant le résultat probable de tant de galants colloques, Delvan concluait : « Passage du Saumon ? Non, c'est passage des Goujons qu'il devrait s'appeler ! »

Mais c'était le temps où les passages, si fort à la mode à l'époque de Musset, qui nous apprend que

Vivienne est toujours vide... et que la cohue Est aux Panoramas ainsi qu'aux boulevards...

ou les passages, dis-je, avaient encore la vogue ; ou ce même Delvan, qu'on peut toujours consulter avec fruit quand il s'agit d'évoquer les souvenirs d'un Paris que nos générations n'ont pas connu, montrait le passage Joffroy envahi, chaque après-midi, par la foule des flâneurs « allant par bancs épais comme les harengs dans le détroit de la Manche », et le passage des Panoramas, « presque aussi encombré, chaque jour, depuis midi jusqu'au soir, par des couples de Parisiens et de provinciaux qui viennent admirer les merveilleux qui s'élevaient aux vitrines des boutiques, bronzes d'art, reliures de luxe, etc. »

Combien déçus, les pauvres passages, de cette antique splendeur ! Ils ont — n'est-il pas vrai ? — subi le mélancolique destin du Palais-Royal et de sa galerie d'Orléans, qui n'est elle-même qu'un passage, le plus vaste et le plus beau de Paris. Il en est quelques-uns qui ont traversé toujours, par habitude, ou pour abréger un peu son chemin, ou pour être à l'abri les jours de pluie, mais il n'y en a plus un seul où l'on flâne encore.

Aussi, plusieurs de ces passages, que dédaigne aujourd'hui l'inconstance parisienne, sont-ils menacés de démolition à plus ou moins brève échéance. L'un d'eux, même, il est vrai qu'il ne comptait pas parmi les plus notoires, puisqu'il s'agit du passage Delorme, proche le Louvre — a disparu voici quelque dix-huit mois. A plusieurs reprises aussi, on a annoncé que la galerie Vivienne allait faire place à des maisons de rapport, et l'événement finira bien par se réaliser.

D'autre part, le jour sera enfin décidé le percement du boulevard Haussmann, le passage de l'Opéra aura vécu.

Le passage du Saumon n'est donc pas, vous le voyez, seul exposé à une si cruelle disgrâce : mais il doit être la victime la plus prochaine d'un petit krach anodin et dont gémiront les seuls Parisiens parisiens, un peu maniaques et n'aimant guère qu'on leur change leur Paris : le krach des passages.

André Nancy.

NOUVELLE TEMPÊTE

Une nouvelle et violente tempête fait rage depuis vingt-quatre heures sur la Manche et l'Océan. De nombreux sinistres sont à redouter. Voici les dépêches qui nous parviennent de ce sujet :

LONDRES. — Une violente tempête sévit sans interruption depuis hier au soir sur le littoral et est de l'Angleterre.

A Douvres, les vagues déferlaient avec tant de fureur sur le quai de l'Amirauté, ce matin, qu'il a fallu supprimer l'arrivée du bateau de onze heures. Le paquebot le *Nord* a dû partir sans attendre le train. A une heure, un autre bateau a réussi à embarquer le courrier et quelques passagers, mais les hôtels sont pleins de voyageurs qui n'ont pu se résoudre à partir.

De Yarmouth, on télégraphie qu'un remorqueur est arrivé aujourd'hui dans ce port, annonçant le naufrage d'un chaland, chargé de charbon, qu'il a remorqué, et la perte de tout l'équipage de ce chaland composé de cinq hommes.

De Portsmouth, on annonce qu'un vapeur chalandier a sombré en vue de l'île de Wight et que sur trois embarcations dans lesquelles l'équipage avait pris place, une seule a pu gagner South-Sea avec le capitaine et trois hommes. L'autre s'est cassé la jambe en débarquant. On n'a pas de nouvelles des deux autres embarcations qui avaient treize hommes à bord.

La Tamise déborde à Windsor et à Eton, inondant les quais et les caves.

On signale de tous côtés des dégâts causés par la grande marée, coïncidant avec la tempête.

La marée, exceptionnelle, a causé de grands dégâts dans le pays de Galles. A Newport, toute une partie de la ville est inondée. Sous l'effort des vagues, les murs s'écroulent comme des cartes. Une grande quantité de chevaux, de bestiaux et d'animaux domestiques de toute sorte ont péri. Un habitant, en essayant de sauver des porcs, a été emporté par une lame et noyé.

Le service des chemins de fer est en partie interrompu, la voie se trouvant sous six pieds d'eau, en certains endroits.

Le Lloyd annonce que deux goélettes françaises — le *Bohater* (?) et un autre — ont été leurs ancres brisées aux îles Scilly. Le *Bohater* a sombré. Quant à l'autre, elle est partie à la dérive, en pleine mer.

Le Lloyd publie un télégramme donnant des nouvelles du transatlantique *Pavonia*, de la ligne Canard, dont le sort cause une certaine inquiétude à Liverpool d'où il est parti le 24 janvier pour Boston. Un télégramme, émanant du capitaine du vapeur *Colorado*, est daté de Porto (Acores), 5 février, annonce que le *Colorado* a recon-

tré le *Pavonia* par 40° 40' de latitude et 40° 43' de longitude. Le *Pavonia*, ayant ses machines endommagées, allait à la dérive. Le *Colorado* lui jeta une amarre pour le remorquer, mais l'amarre fut emportée. Après être resté trente-six heures près du *Pavonia*, le *Colorado* le perdit de vue pendant un ouragan.

PONTA-DELGADA. — Le paquebot allemand *Bulgaria* est emporté en dérive au large des Açores ; on le considère comme perdu. Vingt-cinq de ses passagers sont arrivés ici à bord d'un vapeur allemand.

On ignore le sort des autres passagers, qui sont au nombre de soixante-cinq.

LA HAVRE. — Hier soir, le sloop *Charles et Charlotte*, du Havre, monté par quatre hommes, se rendant à Caen avec un chargement de tourteaux d'huile, s'est échoué, par suite de l'état de la mer et de la violence du vent du Sud-Ouest soufflant en tempête, sur le poulie de la jetée Sud. Les hommes ont pu se sauver au moyen du canot du bord, et ont attendu à Graville le sloop est perdu. Ce matin, le patron du *Charles et Charlotte* est allé sur les lieux du sinistre pour essayer de sauver quelque chose. Il n'a pu rentrer en possession que des papiers du bord.

A dix heures, au moment de la marée, la mer, poussée par le vent du Sud-Ouest, a débordé et a inondé les quartiers Saint-François et Notre-Dame. Ce soir, le vent s'est un peu calmé. Néanmoins, les marées étant de vingt-cinq centimètres, les habitants des deux quartiers inondés ont encore quelques craintes pour cette nuit.

BREST. — Après une légère accalmie, la tempête a repris avec une violence extrême.

Les lames envahissent les quais du port de commerce, recouvrant les voies du chemin de fer. La rade est consignée. Des navires en détresse ont signalé vers l'île Molène.

A l'île Tudy, l'eau a envahi le quai et plusieurs maisons. Partout, la mer est démontée.

QUIMPER. — Depuis hier, la tempête a repris avec une nouvelle fureur. Pendant toute la nuit, les rafales ont succédé aux rafales. Des grains violents, des averses de grêlons énormes tombent à courts intervalles. Il est fort à craindre que des sinistres se soient produits sur nos côtes.

Ce matin, le temps est encore très mauvais.

LE MANS. — Ce matin, de dix à onze heures, un violent orage a grondé sur la ville du Mans pendant qu'une véritable tempête de vent soufflait. L'eau et la grêle sont tombées abondamment. Un froid vif a succédé à la température douce de ces derniers jours.

LA ROCHELLE. — Une violente tempête règne sur le littoral. Plusieurs digues ont été endommagées. Un bateau de pêche a été jeté à la côte de l'île de Ré.

TÉLÉGRAMMES ET CORRESPONDANCES

Du 12 Février

LILLE. — La journée s'est passée dans le calme le plus absolu. Aucun incident ne s'est produit.

Une grande animation règne en ville, mais elle est due aux réjouissances du carnaval.

Au cours des manifestations d'hier soir, un agent de police, Roméo Caillet, a été frappé au crâne d'un coup de casse-tête, qui a produit une hémorragie abondante. L'agresseur, un nommé Galametz, a été arrêté.

Le gendarme Mangin a été légèrement blessé à l'oreille gauche.

Les conseillers municipaux ont fait placarder, cette nuit, un appel à la population, disant : « Après avoir manifesté hautement son indignation contre le crime qui a été commis rue de la Monnaie, la manifestation, si légitime qu'elle soit, doit s'arrêter devant la tombe fermée de la victime. Il faut maintenant laisser accomplir l'œuvre de la justice. »

Cet appel se termine en invitant les pères et mères de famille à retirer leurs enfants des écoles congréganistes, pour les confier aux écoles laïques.

Incendie d'une raffinerie

MARCOEN-BARCEL. — Un violent incendie s'est déclaré dans l'importante raffinerie Lesaffre et Boudulle.

Une pompe à vapeur vient de partir de Lille pour se rendre sur le lieu de l'incendie.

On craint pour la minoterie Catter, qui est voisine de la raffinerie incendiée.

Fête d'escrime

FONTAINEBLEAU. — Si les meilleurs escrimeurs parisiens et militaires étaient nombreux à la fête organisée aujourd'hui par la réunion des officiers de réserve de l'arrondissement de Fontainebleau, les assistants atteignent le nombre de quatre cents. L'assemblée a été ouverte par une excellente improvisation du général de Torcy. Puis, les assauts au sabre et à l'épée se sont succédés durant trois heures.

Les tireurs ont été appréciés et applaudis à l'envi, ainsi que l'orchestre philharmonique.

En l'honneur du lieutenant Jacquin

VASSY. — Une réunion patriotique a eu lieu, ce soir, à la salle du Théâtre municipal, en l'honneur du lieutenant Jacquin qui participa à la capture de Samory. Plusieurs discours ont été prononcés.

Un millier de personnes ont pris part à cette manifestation.

Élection d'Épernay

CHALONS-SUR-MARNE. — M. Mathis, socialiste, conseiller municipal d'Épernay, ouvrier retraité de la Compagnie des chemins de fer de l'Est, qui avait obtenu 5,234 voix au scrutin du 5 février pour l'élection d'un député dans l'arrondissement d'Épernay, venant de se désister au bénéfice de M. Etienne Peignot, candidat républicain radical.

Pour le scrutin de ballottage de dimanche prochain restent en présence : M. Paul Contant, républicain modéré, qui a obtenu 9,845 voix au premier tour de scrutin, et M. Etienne Peignot, radical, qui a recueilli 6,280 suffrages.

Incendie

CHALONS-SUR-SAÛNE. — Un terrible incendie, dont les causes sont inconnues, a détruit hier, à Verjus, dix maisons. Les dégâts sont considérables. Le bétail et le mobilier des dix propriétaires sont complètement perdus. Trente personnes sont sans abri.

Il n'y a eu aucun accident de personnes. La cure a été mise à la disposition des sinistrés.

La manifestation de La Loupe

CHARTRES. — Aujourd'hui a eu lieu à La Loupe l'importante manifestation des cultivateurs de la région dont parlait hier le *Figaro*, pour protester contre les dégâts causés à leurs récoltes par les lapins et les sangliers qui peuplent les grandes propriétés vaines. A deux heures, M. Caillaux, député de la Sarthe, a fait une conférence très applaudie sur les dégâts du gibier et la loi sur la chasse.

A cette réunion assistaient MM. Randoing, député du ministre de l'Agriculture ; Vinet, sénateur ; Deschanel, Isambert, Borden, Duhou, Lhopiteau, Boursier des Bois, Cornet, Borie et Guélin, députés, ainsi qu'un grand nombre de conseillers généraux, d'arrondissement, de maires et de cultivateurs.

A six heures, un banquet a réuni cinq cents convives.

Plusieurs toasts ont été portés.

LA ROCHELLE. — Une révolte a éclaté au pénitencier du château d'Oleron, où sont internés 225 disciplinaires. Pour avoir raison des mutins, l'autorité militaire a dû employer des pompes à incendie. Les promoteurs de ce soulèvement ont été mis en cellule.

MARSEILLE. — Le navire qui a été abordé par la *Francis-Comte*, est le *Stefano Repato*, capitaine Canali, du port de Gênes. Il était parti de Pénascola, le 24 décembre, avec six cents tonnes de bois, pour Marseille.

Le navire a coulé à pic. Tout l'équipage a été sauvé.

Banquet franco-italien

MODANE. — Les douanes française et italienne ont reçu l'ordre télégraphique d'appliquer le tarif minimum des aujourd'hui.

A cette occasion, un Comité organise un grand banquet franco-italien, pour fêter l'entente des deux nations.

Argus.

LES CONCERTS

Concert Lamoureux

Comme il l'avait fait l'an dernier, M. Félix Weingartner a inscrit au programme de sa seconde séance une de ses œuvres. Et, de nouveau, le compositeur a été, hier, non moins chaleureusement acclamé que le chef d'orchestre.

Après le *Roi Lear*, dont je garde une excellente impression, nous venons de connaître le *Séjour des Bienheureux*, que je préfère peut-être au premier de ces ouvrages, ouvrages assez semblables d'ailleurs, puisqu'ils sont conçus tous deux dans la forme des poèmes symphoniques de Liszt, de M. Saint-Saëns et de tant d'autres musiciens contemporains. C'est, en quelque sorte, la description instrumentale d'un tableau du peintre suisse Arnold Böcklin, description très poétique aussi. L'auteur, par la magie des sons, nous montre ce tableau comme une espèce de vision sortie d'un brouillard de rêve et y retourne. Peu à peu les thèmes représentant les divers groupes de personnages, les différentes parties du paysage, apparaissent, si l'on ose dire, prennent une vie surannée. Des voix mystérieuses murmurent ; des ondes, des prairies se dessinent indécises ; des jeunes gens, des jeunes filles, des enfants se devinent, dansant des rondes. Peu à peu, également, la lumière luit ; les êtres se transfigurent, les choses changent d'aspect. Le rivage joyeux est devenu le pur sanctuaire de la Sagesse où les hommes possèdent l'éternelle paix. Peu à peu, alors, le songe s'efface dans la brume qui s'élève, les tonalités se font de plus en plus incertaines et nulle conclusion ne rompt

le charme où l'on reste longtemps après que tout s'est tu.

Le musicien n'est pas inférieur au poète. Avec une extrême habileté de main, il a développé, combiné, déformé, ses motifs qui, entendus isolément ou ensemble, ont une expression, une signification très particulière. Un sentiment de grandeur, de noblesse, de beauté, se dégage de cette œuvre singulièrement curieuse et intéressante, hautement et fièrement artistique. L'orchestre y est traité mieux que par un maître virtuose ; il porte la marque d'un véritable libre et sincère esprit.

Si, en exécutant *Tasso*, de Liszt, avant le *Séjour des Bienheureux*, M. Weingartner a voulu prouver le progrès accompli dans le genre de la symphonie à programme, il a parfaitement réussi. Le morceau-repoussoir qu'il avait choisi ne se recommandait ni par la facture ni par les idées. Ce morceau a cependant déterminé un mouvement auquel presque tous les compositeurs, sans distinction de nationalité, ont obéi. Il serait injuste de ne pas le reconnaître et voilà ce qui lui vaut notre respect.

Moins banal a été le succès remporté par la transcription de l'*Invitation à la valse*, de Weber, qui a été bissée d'enthousiasme. Quelques habitués des galeries supérieures ont protesté, en criant : « Vive Berlioz ! » Je ne comprends pas très bien pourquoi. Si un Français s'est plu à instrumentaliser cette pièce, un Allemand a bien eu le droit d'en faire autant.

La version de M. Weingartner diffère absolument de celle que nous avons coutume d'entendre, non seulement par l'orchestration, mais aussi et surtout par l'arrangement, le mariage des thèmes. L'auteur, en effet, a trouvé le moyen de combiner ces thèmes les uns avec les autres, de les revêtir d'une parure sonore d'éblouissant éclat. Certes, je mets en principe que les chefs-d'œuvre doivent rester hors des atteintes de quiconque, mais la fantaisie de l'adaptateur n'a touché en rien au morceau primitif de Weber que chacun continuera à jouer comme par le passé et elle nous a valu l'amusement le plus rare et le plus précieux.

L'ouverture d'*Euryanthe* et la Symphonie en ut mineur de Beethoven, supérieurement dirigées et exécutées, complétaient le programme.

Alfred Bruneau.

COURRIER DES THÉÂTRES

Ce soir : Au théâtre du Vaudeville, 14^e spectacle d'abonnement, 4^e série des lundis (cartes vertes) : *Georgette Lemoine*.

Au Gymnase, 7^e spectacle d'abonnement, 2^e série des lundis (cartes bleues) : *Trois femmes pour un mari*.

A la Comédie-Française : On reprend pour aujourd'hui lundi et demain mardi gras *M. de Pourcain*, avec la course des apothicaires dans la salle. C'est naturellement Coquelin cadet qui joue M. de Pourcain.

L'Opéra-Comique : Comme nous l'avons dit, on a commencé en scène, dès mardi, les études de *Beaucoup de bruit pour rien*. C'est *Cendrillon* qui a tout immédiatement pris, dans les foyers, la place de Pourcain de MM. Ed. Biau et Paul Puget.

MM. Massenet et Henri Cain, nous apprend le *Ménestrel*, ont été convoqués par M. Albert Carré qui leur a soumis les maquettes des décors de *Cendrillon*, commandés aussitôt comme suit : 1^{er} acte (chez Mme de La Hitière) à MM. Rubé et Moisson ; 2^e acte (la salle des Fêtes et les jardins du Palais du Roi) à M. Carpezat ; 3^e acte (1^{er} tableau même décor que le 1^{er} acte), 2^e acte (chez la Fée), à MM. Rubé et Moisson ; 4^e acte, 1^{er} tableau (la terrasse de Cendrillon), 2^e tableau (la cour d'honneur chez le Roi), à M. Jamon.

En plus de la reprise de *Joseph*, dont les décors vont être également commencés, on parle d'une remise à la scène de *l'Idiot*, de Méhul.

La reprise de *Phryné* aura probablement lieu le 22 de ce mois, avec Mlle Emelen dans le rôle créé par Mme Sybil Sanderson, MM. Fugère et Clément, qui furent de la première représentation, Mlle de Craponne, MM. Barrot, Dufour et Troy. C'est le *Cid* d'Arnold Thomas, qui accompagnera sur l'affiche l'œuvre de M. Saint-Saëns.

Au prochain samedi dramatique et littéraire (cinq heures) de l'Odéon, la *Légende de l'Aigle*, de M. Georges d'Espèrès, Causerie de M. Edmond Haraucourt.

Le théâtre Sarah-Bernhardt annonce pour le jeudi 23 février, à deux heures, une matinée unique de *Phédre*, avec Mme Sarah Bernhardt.

Sur cette belle scène et grâce à la grande

tragédienne, le chef-d'œuvre de Racine va certainement obtenir un de ses plus beaux triomphes.

Un de nos confrères annonçait hier que, « renonçant à voir jouer *Marthe* au théâtre Sarah-Bernhardt », M. Henry Kistemakers avait passé un traité avec M. Paul Franck, directeur du Nouveau-Théâtre, pour la représentation de sa pièce.

A ce propos, M. Kistemakers nous écrit qu'ainsi présentée, la nouvelle, exacte au fond, apparaît légèrement ambiguë. « La vérité, nous dit l'auteur, c'est qu'à la suite de différends qui m'intéressent en rien le public, et auxquels j'aurais préféré qu'il ne fût point donné de publicité, j'ai retiré ma pièce à Mme Sarah Bernhardt. Précisons davantage : j'ai retiré *Marthe* à la directrice, et non à la créatrice. Je proteste, envers cette dernière, de ma profonde admiration. »

Voici la distribution des principaux rôles du drame *Le Coupable*, de M. Jules de Marthold, d'après le roman de M. François Coppée, que le théâtre de l'Ambigu prépare tout doucement, pour passer après le *Roi des Mendiants* dont les recettes permettent, du reste, de ne point se presser :

François Donadieu MM. Léon Noël	Christian de Lavey	Ravet
Lessuyer père	Renet	
Simon Benoit	Lefrançois	
Anatole	Ranté	
Aubry	Charlier	
Christian Forgeat	(Mlle) Gertrude Albert	
Louise Rameau	Mmes Andrée Méry	
Mariette Forgeat	Renée Cogé	
Hélène	Delphine Renet	
Phrasie	Blanche Méry	

Le *Coupable* est en deux parties et onze tableaux. Le rôle de Christian Forgeat se trouve, ainsi qu'on le voit, confié à deux artistes. En effet, le personnage ayant de quatorze à dix-huit ans dans la première partie, il a fallu le faire jouer par un travesti, qui sera Mlle Gertrude Albert. Dans la suite, Christian Forgeat est devenu un jeune homme viril, amoureux jusqu'à l'assassinat, et c'est M. Emile Albert qui interprétera cette seconde partie du rôle.

Tous les décors, entièrement neufs, seront peints par M. Jamon.

Pour son prochain spectacle, qui aura lieu samedi prochain 18 courant, au théâtre de la Renaissance, « l'Œuvre » donnera une reprise de : *Un ennemi du peuple*, la célèbre pièce d'Henrik Ibsen.

Un ennemi du peuple sera précédé d'une conférence de M. Laurent Tailhade.

De Boulogne-sur-Mer :

« Les derniers bruits de guerre avec l'Angleterre ont rendu l'actualité le drame local de *Bucaille* ou le *Corsaire boucanier*, de M. Charles Quettier, qu'on vient de reprendre avec un très grand succès. L'original figure de l'interprète corsaire est fort bien restituée par M. Duval, à qui le public marin fait chaque soir de frénétiques ovations. Le reste de l'interprétation est excellent. »

De Vienne :

« Mme Cosima Wagner, qui se trouve à Vienne, y a subi une sévère attaque d'influenza. On dit qu'elle se sent guérie, il y a quelques jours, que son fils Siegfried et sa fille Blaudine sont accourus en toute hâte ; mais, à l'heure qu'il est, Mme Wagner se trouve déjà hors de tout danger. On ne croit cependant pas qu'elle puisse assister aux répétitions de l'opéra de son fils, les médecins lui ayant conseillé un séjour en Italie. »

De Vienne :

« Le dernier des deux concerts organisés au Musikverein par MM. Rabald et Max d'Ollone, lauréats de l'Académie des beaux-arts (section de musique), vient d'avoir lieu avec un plein succès. On sait que les programmes de ces séances sont uniquement composés d'œuvres françaises dirigées par les deux jeunes prix de Rome. Au concert du 16 février, le programme de résistance était : 3^e Symphonie avec orgue de Saint-Saëns, qu'on entendait pour la première fois. L'impression produite a été considérable. »

« Au premier rang des auditeurs on remarquait M. le marquis de Reverseaux, ambassadeur de France, ainsi que tout le personnel de l'ambassade. La haute société viennoise, venue en foule, n'a cessé de prodig

